

# Francophonies d'Amérique

## Urbanités

Herménégilde Chiasson

---

Urbanité et durabilité des communautés francophones du Canada  
Number 22, Fall 2006

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1005388ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1005388ar>

[See table of contents](#)

---

### Publisher(s)

Les Presses de l'Université d'Ottawa et Centre de recherche en civilisation  
canadienne-française

### ISSN

1183-2487 (print)

1710-1158 (digital)

[Explore this journal](#)

---

### Cite this article

Chiasson, H. (2006). Urbanités. *Francophonies d'Amérique*, (22), 225–230.  
<https://doi.org/10.7202/1005388ar>

## URBANITÉS

Herménégilde Chiasson

J'ai passé les premières années de ma vie à la campagne. J'en ai gardé un souvenir bucolique et enchanteur. Bien sûr, il y avait, en ces années pré-Louis J. Robichaud<sup>1</sup>, une misère déconcertante et une inquiétude constante, mais il y avait aussi la présence constante d'une nature éblouissante et une conscience viscérale des travaux saisonniers, du passage du temps et d'une familiarité tribale que je n'ai jamais retrouvées depuis. Je peux honnêtement dire qu'en ces années prétélévisuelles, le dictionnaire *Larousse* constituait ma seule ouverture sur le monde, surtout les pages hors-texte où, sur papier glacé, l'on reproduisait les chefs-d'œuvre de la peinture universelle dont une grande partie se trouvait à Paris, au Louvre. Je passais des heures à regarder ces reproductions, à mémoriser les citations des pages roses qui divisaient les noms communs des noms propres, ou à lire les brèves biographies des personnages célèbres qu'il contenait et à identifier leurs portraits.

Le passage de la campagne à la ville s'est fait lorsque je suis venu étudier à la toute nouvelle Université de Moncton. C'était la fin des années 60, et le nouveau système de prêts étudiants du gouvernement Robichaud faisait en sorte que l'on pouvait désormais avoir accès aux études universitaires. Pour plusieurs, ce choc sera brutal, et le passage de la campagne à la ville donnera souvent lieu à des relâchements ou à des aventures urbaines qui leur feront oublier le projet initial de leur venue en ville. De nos jours, ces situations sont plutôt rares car la mobilité de la population a fait en sorte que la terre de l'arrière-pays ne constitue plus une sécurité et qu'une grande partie, sinon la majorité de la population, habite en milieu urbain. Nous vivons d'ailleurs dans un pays où il y a peu de grandes villes, où même des cités comme Montréal, Toronto ou Vancouver sont relativement diminutives en comparaison de mégapoles de la taille de Beijing ou Mexico ou même de villes telles que New York, Londres ou Paris, qui constituent nos trois pôles d'attraction culturelle de prédilection. Je suis toujours surpris de prendre conscience que toute la population du Nouveau-Brunswick équivaut à celle d'une ville de la taille d'Ottawa. Cela en dit beaucoup sur la proximité des frontières entre ville et campagne et nous donne à penser que notre expérience de l'urbanité reste tout de même assez diluée.

Cette distance des villes m'aura permis de développer une vision du monde dont l'urbanité n'était pas nécessairement une constituante importante ou nécessaire. Je suis plutôt partisan de la notion d'humanité – donc de la continuité et du temps – qui selon moi a plus d'importance que celle de l'espace où elle s'incarne, car c'est un fait qu'en ce qui concerne l'Acadie, l'espace, comparé au temps, nous a toujours fait défaut. Je me demande souvent si j'ai pleinement habité une ville au sens où je me l'imagine, dans une

sorte de détente urbaine que l'on ressent parfois lorsqu'on fait la file dans un café, le samedi matin, avec les journaux de fin de semaine qu'on lira de manière désabusée avant d'aller visiter une exposition quelconque et, peut-être, terminer la journée en allant voir, dans un cinéplex, le dernier opus dont Hollywood nous fait la grâce.

Ce rythme nonchalant, il me semble qu'on ne peut l'acquérir qu'en étant né ou en s'abandonnant à devenir pleinement urbain. Les villes sont pour moi synonymes de manifestations culturelles, et c'est sans doute ce qui en constitue l'intérêt, mais mon rapport y a toujours été d'ordre transitoire. C'est sans doute la raison pour laquelle je n'ai pas ressenti comme un besoin de devoir vivre ailleurs qu'en Acadie, ou de me joindre à un espace urbain plus opportun en termes de carrière. L'urbanité est quand même souvent, sinon toujours, associée à la possibilité de faire l'expérience ou d'avoir accès à des manifestations culturelles variées, nombreuses et nouvelles, car la majorité, voire la totalité des événements de ce genre sont désormais conçus en fonction de l'espace urbain qui permet de rassembler rapidement un public plus considérable. Il n'est pas exclu pour la ville de se déplacer, mais l'on compte alors sur un afflux de l'urbanité vers la ruralité pour pouvoir recréer de manière plutôt artificielle et temporaire ce genre de rassemblement.

Il est curieux de constater que c'est dans un rapport plutôt contraire à ce mouvement que Moncton, pour beaucoup d'entre nous, aura d'abord été une ville universitaire avant de devenir une ville à vocation culturelle. En raison des afflux considérables en provenance d'autres régions acadiennes, afflux qui se poursuivent d'ailleurs toujours à l'heure actuelle, vers Moncton qui offrait une infrastructure urbaine que l'on jugeait alors nécessaire sinon adéquate, il s'est opéré un déplacement des forces vives de l'Acadie vers ce que l'on pourrait appeler une ligne de démarcation entre la francophonie et l'anglophonie. Je suis arrivé à Moncton au milieu des années 60, quelques années avant les tensions qui suivront les déclarations fracassantes du maire Leonard Jones à l'idée que nous [les Acadiens] devons demeurer à jamais marginaux et soumis, déclarations qui donneront à Moncton une réputation dont elle s'applique depuis des années à corriger les effets néfastes.

Malgré tout, il faut voir que c'est à Moncton qu'est née parallèlement, discrètement et même sournoisement, une nouvelle conscience de l'Acadie dont la littérature se fera vite l'écho. Cette vision urbaine, elle ne s'incarnera que très peu dans les autres formes d'art, même si la peinture, par exemple, porte les traces d'une modernité évidente. Il faudra cependant attendre le début des années 70 et la fondation des Éditions d'Acadie pour retrouver un rapport littérature et urbanité, rapport alors très problématique puisqu'il s'exprime souvent par l'ironie, qui m'est toujours apparue comme une sorte de colère élégante, quand ce n'est pas par la colère elle-même comme ce sera le cas chez Raymond Guy LeBlanc et plus tard chez Gérald Leblanc. Pour Guy Arsenault, que je qualifierais de premier poète urbain de l'Acadie, l'humour et le dérisoire s'intègrent aussi à une tendresse et une nostalgie du quotidien, démarche qui marquera plus tard l'œuvre de Gérald Leblanc comme il le reconnaîtra lui-même.

En ce qui me concerne, même si Moncton deviendra mon point d’ancrage, il me semble que ce décor aura peu d’importance sur mon écriture et ce n’est que beaucoup plus tard, dans un livre qui a pour titre *Climats*, que je vais moi aussi établir un rapport à cette urbanité marginale dont mes autres collègues poètes avaient traité plus tôt dans leur œuvre. Il faut dire que mon implication vis-à-vis Moncton régulée par le fait que je provenais d’une campagne unilingue francophone, et que l’appréhension de cette ville aura sur moi l’effet d’un choc, non pas tant dans sa dimension rurale-urbaine que francophone-anglophone. L’espace linguistique de cette ville est d’ailleurs ce qui en fera une source d’inspiration pour la littérature dont la langue demeure le premier sujet, du moins à ses débuts malaisés et hésitants. Je suppose que pour ceux qui sont nés dans cette ville, qui ont grandi dans la contradiction d’une culture longtemps souterraine et menacée, et dont le chiac est devenu le symptôme apparent, Moncton revêt une tout autre personnalité et une tout autre dimension.

C’est un fait que, dans son aspect extérieur, Moncton ne signale sûrement pas de manière évidente le fait qu’elle abrite une grande partie de l’infrastructure culturelle et économique de l’Acadie. La situation s’est considérablement améliorée et détendue, mais en lisant une œuvre comme « Pour une Amérique engloutie » de Léonard Forest, je comprends très bien ce rapport à l’enfermement qu’il évoque dans le passage : « je sais une maison dans une maison / dans une ville absente / je sais une chambre dans une chambre : y rodent / parfois les grandes orgues séculaires ».

Pour Roméo Savoie, lui aussi natif de Moncton et membre de la génération d’écrivains qui nous a précédés, la ville est celle de la nostalgie et du combat. Dans un texte qui a pour titre *Rue Archibald*, inspiré de cette rue dont une section porte désormais le nom de rue Université, il fait état de la proximité des mondes urbains et ruraux, évoquant les marais où ont été construits les édifices de l’Université de Moncton et où enfant, il allait jouer et cueillir des bleuets : « rien ne pourra transmettre cette volupté / qui marque toutes les images de la rue / les buildings ont remplacé les champs / les tennis les jardins les terrains vagues / des vestiges de personnes connues traversent / la rue parfois un regard craintif / un souvenir échappé dans le lustre du noir ». Autrement, la rue reste pour lui un lieu ambigu où le français est une langue étrangère et menacée qu’il faut défendre, quand ce n’est pas se défendre. Ces deux opérations sont étroitement liées, comme il en fait état dans un texte où il lie sa découverte de l’art à l’indigence d’une culture dont il reconnaît lui-même les limites : « j’ai douze ans dans la rue je cours / *dirty frenchman* c’est mon nom / je cours je ne trébucherai pas par fierté / je ne vois pas de dessins / où est la peinture j’ai vu / une femme nue extraordinaire / dans un dictionnaire *Larousse Illustré* ».

Chez Gérard Leblanc, dont l’œuvre a été fortement associée à l’urbanité, la colère cédera graduellement le pas à une sorte de combat, une marche et une exaltation de la résistance. Ainsi dans le poème qui ferme son recueil *Éloge du chiac* : « ma ville au jour le jour / aux errances qui parfois tournent en rond / aux sources d’intensité et d’expressions / délaissant l’anodin pour la fureur / le désir à la fièvre en filigrane / de dire

à nouveau nous vivons ici / que la lueur des rues illumine nos histoires / de rues de clinquant d'aubes grises ».

Dans toute l'œuvre de Leblanc, on retrouve ce sens de la marginalité, Comme une impression de société secrète. Le rapport de Gérald, comme il est appelé en Acadie, à Moncton, ville avec laquelle il s'est fortement identifié, sera rarement marqué par la détente. Son texte le plus célèbre sur le sujet, « Rue Dufferin », popularisé par le groupe 1755, l'illustre sans doute le mieux. On y lit une version de la ville dont l'urbanité est d'abord accommodante, caractérisée par le fait d'être avec beaucoup de monde, de pouvoir circuler, d'être à proximité du campus et de chez Duane, un restaurant alors situé non loin de la rue Dufferin. On y trouve aussi des références à la campagne, telles que : « il y a beaucoup d'arbres bien que cette image soit immédiatement », confrontée à une vision moins réjouissante de la ville : « même si les rues sont sales ». Plus loin, il fait part de références à ces tensions linguistiques qui, selon lui, faisaient de Moncton un espace inspirant pour y vivre et travailler. La fin du texte est particulièrement saisissante puisqu'elle se résorbe dans un registre personnel et émotionnel, mettant en parallèle un manque, une sorte de vide que la ville n'arrive pas à combler : « puis des fois je m'ennuie de toi ». L'espace extérieur semble ne pouvoir remédier à l'ennui, à une certaine nostalgie, à la mélancolie d'y vivre.

Moncton a donc été un espace urbain difficile à endosser, comme il le demeure jusqu'à un certain point. Il n'y a pas de texte acadien faisant état d'une certaine détente, d'un certain plaisir de se retrouver dans un espace urbain à partager. C'est lors d'une lecture organisée à l'occasion du centième anniversaire de la ville et où les poètes acadiens avaient lu en compagnie de leur contrepartie anglophone, que je me suis rendu compte de contrastes existants dans nos deux manières de faire l'expérience de l'espace urbain. Pour nos collègues anglophones, Moncton prenait l'allure d'un espace à inventorier, à découvrir ou à apprécier dans un rapport au quotidien. Pour nous, la ville demeurait un espace où l'appartenant s'exprimait par une certaine marginalité, pour ne pas dire par un sens de l'autoexclusion, nous faisant aborder Moncton selon une vision qu'à défaut d'autres mots, je qualifierais de politique, puisqu'elle impliquait la collectivité dans un rapport de justice et de légalité.

L'image du peuple en marche me revient d'ailleurs souvent lorsque je relis les écrivains de cette époque. Image de la marche collective, bien sûr, dans ces manifestations organisées pour réclamer notre appartenance et confirmer notre présence à cet espace urbain, mais aussi celle de la marche individuelle comme une circulation lente et sans but précis, une errance. À cette époque, aucun d'entre nous ne disposait de voiture et la lenteur de cette vision précise que permet la marche, se retrouve, il me semble, dans bien des textes de la première heure. Gérald Leblanc et Guy Arsenault n'apprendront jamais à conduire une voiture et leurs déplacements deviendront partie prenante de l'espace monctonien. Cette notion de déambuler pour faire l'expérience de la ville s'oppose à celle, comme le disait Roland Barthes, plus moderne d'appréhender le paysage à partir de la vitre d'une auto en mouvement qui fragmente et embrouille notre perception de l'espace. Pour Gérald, la marche sera souvent évoquée, comme dans

« retour de “new york city” : dans mes réseaux familiaux / je reprends où j’avais quitté / mes longues marches / après les matins d’écriture / mes musiques / mes mantras / de moncton / ville d’automne cet automne / ville de nuit au noir soyeux / où l’on rêve ensemble / d’un espace habitable / où circuler lentement ».

Cette notion de la marche, on la retrouve aussi chez Guy Arsenault, dont « Tableau de back yard » est sans doute l’un des textes les plus inspirés et les plus révélateurs de la présence francophone marginale de Moncton. D’abord, la notion de l’arrière-cour, de la *back yard*, de la dissimulation, de laquelle sort un instant l’espace privé, égaré dans l’espace public au moment de la procession de la fête Dieu, pour revenir à nouveau dans la *back yard* où le monde se retrouve dans l’exiguïté, dans l’odeur de tout un chacun, dans une proximité si grande que l’odorat devient la manière de se reconnaître et de s’identifier. Le texte se termine d’ailleurs sur une sorte d’hommage à une familiarité factice : « comme si tout le monde se connaissait », sorte de représentation aux confins du quotidien et de l’entendement. La procession de la fête Dieu suivie d’un défilé de ceux qui représentent la hiérarchie et le pouvoir de cette Acadie urbaine marginale est assurément un tableau d’une grande précision où la tendresse et le dérisoire se côtoient dans un chassé-croisé dont l’ironie n’est jamais loin ni tout à fait absente.

La ville au loin, comme la décrira Raymond Guy LeBlanc dans « Petitcodiac », une description où le langage éclate, cette vague alors énorme qui entre en ville pour fracasser l’ordre des choses, un peu comme l’entrée de la campagne dans l’espace urbain, tel un mouvement cinématographique un peu à la manière de Hauptmann et de Vertov dont les films commencent par l’arrivée du train à Berlin et à Moscou. Ici, il est intéressant de constater que ce mouvement ressemble un peu aux campagnes francophones qui se vident, un mouvement qui commence avec la création de l’Université de Moncton, pour investir la dimension urbaine et lui donner une autre vocation, celle de faire de Moncton une ville francophone, car l’importance de Moncton provient en grande partie du fait que l’Acadie y a aménagé la plupart de ses institutions.

De nos jours, la mouvance acadienne vers le Québec, le centre ou l’ouest du pays se voit contrebalancée par un mouvement similaire vers Moncton. On a dit quelque part que le nom de toutes les villes saintes contiennent un « M ». C’est effectivement le cas de Rome, Jérusalem ou La Mecque et, pour les Acadiens désormais, Montréal et Moncton, qui font sûrement partie de cette série. Moncton, ville sainte. Pas tout à fait tout de même, mais il faut admettre qu’il s’y est concentré une énergie nouvelle, un projet, une vision dont le Mascaret<sup>2</sup> est devenu le symbole comme la manifestation ponctuelle.

Je me rends compte que je suis moi aussi le produit de cette urbanité modeste qui a vu le jour à Moncton. Sa configuration, sa tension, ses personnages et surtout son espace, ses rues, ses édifices ont eu sur moi une influence qui ne démord pas. Je me souviens de ce voyage en voiture que j’avais fait à travers le pays pour aboutir aux États-Unis, à Los Angeles et à San Francisco. Je voyageais avec une personne qui s’était mise à pleurer quand l’auto avait quitté la transcanadienne pour emprunter la sortie menant à Moncton, car elle ne pouvait se faire à l’idée de retourner à cette tension qu’elle vivait

comme une profonde aliénation. Mieux valait se perdre ailleurs dans un anonymat total. De la même manière, cette boutade de Jean-Guy Pilon qui, dans un carnet de voyage publié dans la revue *Liberté*, affirmait que « Moncton est une ville laide qui doit bien être l'œuvre de quelqu'un », signifiant par là qu'aucune collectivité laissée à elle-même ne pourrait engendrer pareille horreur. À cette époque, on pouvait se permettre des jugements aussi lapidaires, car il n'y avait personne pour répondre. Depuis, nous avons conçu une sorte de bouclier issu de notre implication culturelle, une résistance intérieure, une vigilance qui nous protège autant qu'elle nous isole.

Alexander Lowen, le grand spécialiste de la schizophrénie, définit ce trouble comme une résistance émotive mise de l'avant par l'individu pour se protéger lors de périodes de crise qui surviennent durant sa croissance. Ce faisant, il adopte un comportement qu'il n'arrive pas à relâcher même une fois la crise passée. Reste à savoir si nous pourrions nous aussi, un jour, relâcher cette tension, cette résistance, pour concevoir une détente et une véritable appréciation de cette ville que nous avons nous aussi construite et qui fait désormais partie de notre discours.

Il y a déjà des indices qui se manifestent présentement chez les jeunes, qui voient notre parcours comme une histoire virtuelle. Ils font ainsi l'expérience de cette ville d'une manière détendue, ce que l'on constate dans la ruelle Robinson ou quand ils prennent possession de la rue Main lors du « 15 août des fous ». Pour que notre urbanité ne soit plus une ruralité étrange et malaisée, marginale et nostalgique ou même schizophrénique, il me semble qu'il est de la plus haute importance d'adopter des attitudes et un comportement qui, pour nouveaux et dérangeants qu'ils soient, n'en manifestent pas moins une étape importante et cruciale de notre croissance collective. La notion de la ville, si nouvelle qu'elle soit dans notre imaginaire et notre littérature, nous propose des parcours qui n'ont pas fini de nous surprendre et qui, quoiqu'on en dise, nous mènent en des lieux où il devient important de redéfinir l'espace pour qu'il nous contienne et nous appartienne.

## NOTE

---

1. Années 50 en Acadie du Nouveau-Brunswick.

2. La rivière Petitcodiac qui scinde l'agglomération urbaine de Moncton doit sa renommée à son Mascaret, qui se forme lorsque les marées de la baie de Fundy remontent la rivière vers Moncton